

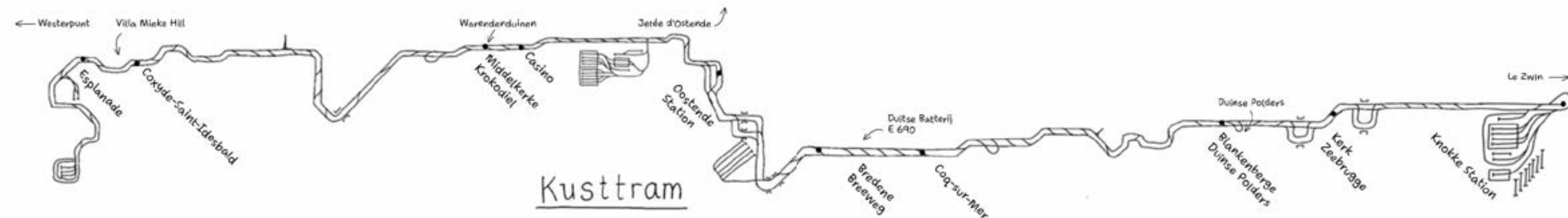


Voyage en tram sur un littoral en pleine mutation,  
de La Panne à Knokke-Heist

On aurait pu croire, à la fin des années septante, que la côte belge ne changerait plus jamais. Qu'on avait assez construit et qu'il n'y avait plus qu'à profiter. Une large digue, des plages immenses, des loueurs de cuistax, des cassolettes de moules et quelques dunes miraculées. C'est toujours vrai aujourd'hui et ça ne l'est plus du tout: les traits de côte ont la bougeotte. La mer monte. La population vieillit. Est-ce par peur de l'avenir que les habitants se sont mis à voter massivement pour le Vlaams Belang, ici encore plus qu'ailleurs? Pour s'imprégner de ces métamorphoses, « Wilfried » s'est lancé dans un long-côte de 67 km en empruntant la plus longue ligne de tram au monde, jamais loin de la grande muraille de buildings et jamais loin non plus des fournisseurs de glaces et de « garnaalkroketten ».

L'HOMME  
QUI PILLE LA MER  
QUI PILLE L'HOMME





RÉCIT  
QUENTIN  
JARDON

PHOTOS  
KÁROLY  
EFFENBERGER

La côte belge ne commence pas à la borne frontière, le point le plus au nord de la France, un morceau de pierre que les vents ensablent et les promeneurs époussettent, petit bras de fer rigolo entre l'humain et la nature qui dure depuis 1819, si l'on en croit la date gravée dans le gros caillou à une époque où la plage, à compter d'ici, appartenait au royaume des Belges. Elle ne commence pas, toujours dans cette lande de dunes bien trop sauvage, absurdement livrée aux éléments, elle ne commence pas davantage une fois franchi le Westerpunt, magnétique œuvre d'art en béton où cascade un escalier sans fin, sorte de losange géant fiché à l'oblique dans le sable, qu'on dirait ce matin-là comme courbé sous l'effet du vent de nord-est, un vent fort sous un ciel sinistre, qui court sur une plage désolée privée de digue, et ce spectacle ressemble à la scène d'ouverture d'un film scandinave cubique, songe-t-on en se demandant si ça existe, le cinéma scandinave cubique.

La côte belge ne commence pas là où s'arrête le périmètre de la réserve du Westhoek. Se dressent certes, et il était temps, les premières tours à appartements, mais ça manque de hauteur, ça n'ose pas encore toiser de plain-pied l'horizontalité de la plage, et surtout ça laisse passer les vents, ça laisse au sable le loisir d'élever partout des congères, la nature impose encore son désordre, bigre, ce n'est pas le voyage d'agrément imaginé. Plus l'on progresse vers La Panne, plus il semblerait toutefois que le ciel se déchire et les immeubles se resserrent, un peu comme quand il faut se prêter de mauvaise grâce à une photo de groupe, les blocs de nids humains se sédimentent, les dunes s'effacent, ça commence à ressembler à quelque chose, et comme si le monument Léopold I<sup>er</sup> avait pour fonction d'ouvrir le bal, comme l'aboutissement attendu d'un processus géologique, à partir de 51°05'59" de latitude nord et 2°34'51" de longitude est le vent ne passe plus, le sable ne s'infiltre plus, la mer ne se voit plus, c'est le début du ruban gris. Une membrane de buildings

de dix à douze étages, un rivage beau comme un parpaing de soixante kilomètres, dont la digue sert de tapis. Le langage courant le désigne comme le second mur de l'Atlantique, après celui construit sur la même ligne par les Allemands. Leo Van Broeck, l'ancien maître-architecte flamand, le compare à un préservatif de béton. Il y a aussi beaucoup de monde pour l'aimer. Il est la promesse de cassolettes de moules, de vendeurs de gaufres et de glaces, de croquettes aux crevettes et de pornstar martini sur une terrasse montée dans le sable, d'articles de plage bon marché, et par-dessus tout de vues plongeantes vers le grand bleu, à vingt mètres au-dessus du trafic de cuistax. C'est ce bonheur facile qu'on vient chercher ici, pas des dunes inutiles ou des polders sans vie. On abandonne sa voiture sur un parking. On laisse les enfants courir toute la semaine. L'existence se déroule sur une étendue plane en trois cordons délimités avec la rectitude d'un fil à couper le beurre, la digue, la plage, la mer. Petit, grand, infini.

Mais ce n'est pas encore vraiment la *Belgische kust*, il manque une autre vertèbre, mouvante celle-là, et qui serpente un peu. Il faut venir à la rencontre de la chenille dans son repaire, de là où elle s'élance. On s'approche du vieux dépôt, on cherche du regard Patrick Vandenberghe. Quelques wagons antiques en somnolence, une table sur des tréteaux, une odeur mêlée de graisse, d'huile et d'acier, c'est la caverne des amis du TTO-Noordzee. Ah, le voilà le Patoche : en Crocs et en short de pongiste, visière sur la caboche, endormi dans la rame de Destelbergen portant le matricule 9942, une motrice standard bidirectionnelle en circulation dans les années 1950. « Je faisais une petite sieste en vous attendant », s'excuse-t-il.

Patrick nous offre la visite du musée. Six ou sept trams, motrices, remorques ou wagons à bétail, restaurés bénévolement par les membres de l'association, dont il est l'une des chevilles ouvrières. Le modèle le plus ancien : un fourgon de 1887, retrouvé défoncé dans un bois de Braine-l'Alleud. Il servait

de pigeonier. Six ans pour le remettre à neuf. Patrick nous fait grimper dans un autre wagon que les soldats alliés, pendant la Grande Guerre, avaient fait rouler entre les dunes avant d'y installer un poêle à bois. « Juste là où tu es assis, indique le guide. Comme ça, ils pouvaient surveiller les Allemands en restant bien au chaud, à l'abri du vent. » Une autre remorque à présent, la baladeuse, ouverte à tous les courants d'air. « Les dames, avec leurs chapeaux en crinoline, l'empruntaient le dimanche pour une balade jusqu'à l'hippodrome. » Et encore une autre, fabrication 1899, avec des volets en première classe pour ne pas que les touristes prennent le soleil.

« À l'époque, pour être beau, fallait être blanco chez blanco. » Sous le toit en tôle du vieux hangar, les époques se compressent comme les anneaux d'un accordéon.

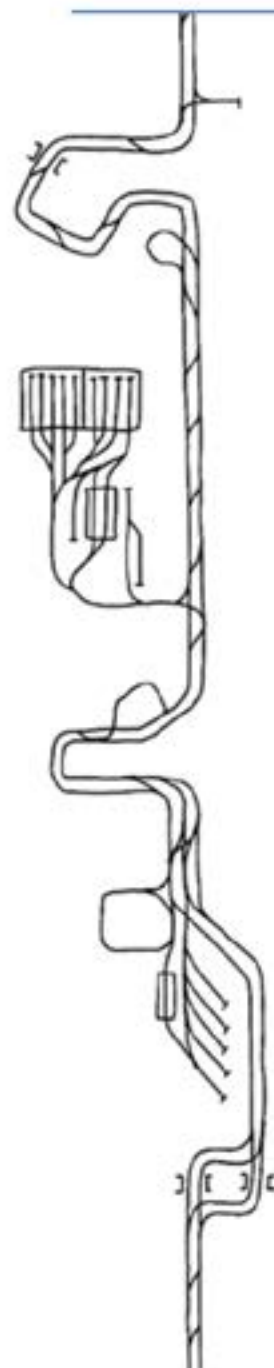
Est-ce que Patoche peut conduire une de ces vieilles rames raccommodées ? Oui, il le peut : il est l'heureux titulaire d'un « brevet spécial ». Mais pas au-delà de l'arrêt L'Esplanade, à trois cents mètres d'ici. Pour aller plus loin, Adunkerke, Nieuport ou même Knokke lors des grandes occasions, il faut un chauffeur de la société de transports flamande De Lijn. Cruel pour Patrick, mais le circuit miniature suffit à son bonheur

Le Westerpunt, à la frontière franco-belge, ou comment signifier aux touristes qu'ils sont priés de continuer à consommer chez nous.





On abandonne sa voiture sur un parking. On laisse les enfants courir toute la semaine. L'existence se déroule sur une étendue plane en trois cordons délimités avec la rectitude d'un fil à couper le beurre, la digue, la plage, la mer. Petit, grand, infini.



Quand De Lijn te fait comprendre que tu ne rouleras pas plus loin que La Panne avec tes vieilles rames.

de gosse. La main sur le racagnac, en prise avec la matière, il réanime le passé, il balaie d'un regard par-dessus l'épaule la petite société humaine qu'il tracte, il se laisse aimanter par le souffle marin qui le rapproche du sable. *« J'aime tout ce qui est vieux. À une exception près, les femmes. »* La sienne a fichu le camp pour un plus jeune. Elle fut précédée d'une autre, morte au moment d'accoucher. C'était il y a quarante-quatre ans. *« Peu d'hommes ont vécu ça : élever seul sa fille dès l'instant de sa naissance. Chaque année, le 11 octobre, c'est la même question : dois-je fêter l'anniversaire de ma fille ou commémorer la mort de sa mère ? Je ne parviens pas à me défaire de ce dilemme. »* La petite hérita des problèmes respiratoires de sa défunte mère. Un médecin dit au jeune veuf : allez à la mer. Patrick s'installa à La Panne avec sa fille. Il n'est plus jamais revenu à Bruxelles, où il officiait comme gratte-papier dans une administration communale. Un jour, il tombe par hasard sur le dépôt de l'association TTO-Noordzee, s'aventure entre les rames d'époque. Une voix le fait sursauter. Que faites-vous ici ? *« Je n'avais pas fini ma phrase que j'étais engagé. »*



C'est donc ici qu'elle commence. C'est à l'autre bout qu'elle s'achève, au dépôt jumeau de Knokke. Entre les deux points, septante arrêts, soixante-sept kilomètres de voies métriques, deux heures et vingt et une minutes de voyage à trois euros le billet, la plus longue ligne au monde du tram le plus rapide au monde pour traverser de part en part ce qu'un quotidien néerlandais a cru bon d'appeler la côte la plus laide au monde. Voilà précisément ce qu'on s'appête à faire, la traverser de part en part. On n'empruntera pas une motrice OB ou une baladeuse à archet, on roulera dans les nouvelles rames CAF Urbos 100 du kusttram (KT) exploitées par De Lijn. *« Des trams en plastique pleins comme des bourriques »,* les considère Patrick. Un demi-siècle plus loin, il n'est pas interdit de penser qu'on les contempera dans un musée de fortune en regrettant leur charme désuet.

Le trip vicinal sera mu par une quête. On cherchera des trous. On guettera les interruptions dans la ligne de fortifications des Golden Sixties. On descendra du tram au hasard des césures aperçues par la fenêtre du wagon. On ira voir, on ira rencontrer. On léchera des glaces et on dépiautera des *garnaalkrokotten*, on ne se privera d'aucun plaisir quitte à se faire péter le caisson. On remontera à bord.



Par ces trous dans le parpaing géant passe le vent marin, et ces courants d'air, dirait-on, gonflent les voiles du Vlaams Belang. Ici plus qu'ailleurs en Flandre, plus qu'ailleurs en Europe, les scores de l'extrême droite ont enflé comme un *kust*, pardon comme un kyste en l'espace de deux scrutins. Le parti de Tom Van Grieken est arrivé en tête, lors des élections régionales de juin 2024, dans six des dix communes de la côte. Dans les quatre autres, il marche sur les talons de la N-VA. Pour le vote fédéral, la progression du Vlaams Belang par rapport au scrutin de 2019 est nettement supérieure dans les cantons du littoral à la moyenne de la circonscription de Flandre-Occidentale, laquelle présente elle-même une progression de l'extrême droite supérieure à la moyenne régionale. Longtemps terre chrétienne-démocrate, puis socialiste et libérale durant les vingt dernières années du XX<sup>e</sup> siècle, et enfin propriété des nationalistes flamands à partir de 2010, le littoral est le siège d'un nouveau renversement des dynamiques. Un balcon qui préfigure, avec plus ou moins d'exagération, ce qui se passe sur le continent.

Est-ce parce que les côtiers ont peur ? Le vent qui passe par ces trous accélère-t-il les mutations de notre temps, qui nous font redouter l'avenir ? Les rêves d'émancipation et les sermons sur la tolérance rouillent-ils plus vite au contact de l'air du large ? Il n'est sans doute pas possible de dégager avec certitude des spécificités au vote Belang en bord de mer, ce qui lui est propre. Tout juste des suppositions. On peut en revanche au moins s'accorder là-dessus : la mer monte, les plages s'érodent, les côtiers vieillissent, les tours à appartements luxueux champignonnent, les touristes se multiplient comme des *broodjes*, les éoliennes prolifèrent à la surface de l'eau, les courants charrient des promesses d'asile et éveillent la peur de l'étranger, et c'est tout ça qui bouge aussi vite dorénavant que les traits de côte, sur ce morceau de territoire à nul autre pareil logé dans la mémoire intime de chacun d'entre nous.

Bon, la visite du dépôt de trams nous a donné faim, et le soleil tarde à réchauffer l'atmosphère. C'est par où les gaufres ?



PREMIER ARRÊT  
KT. Coxyde-Saint-Idesbald

## Mieke Hill, la vigie des plages

Le CAF Urbos 100 accélère et décélère avec la souplesse d'une rame de métro. C'est matin de semaine, c'est heure de pointe, la mer se refuse encore au regard des navetteurs happés par les téléphones, pour un peu on se croirait dans le RER parisien. Une villa apparaît, perchée sur une dune. Un premier trou. On saute du tram à l'arrêt qui suit.

Chemin faisant sur la digue, une aubette proposant à la vente des glaces et des gaufres nous barre la route. La température ambiante nous fait hésiter ; on finit par s'offrir une gaufre de Liège nature et un cornet parfum fraise. D'autres touristes léchouillent leur glace de grand matin sur des bancs alignés comme à l'église, perpendiculaires à la mer, protégés du souffle marin par une longue toile. Silence pénétré de la dégustation collective, sifflement du vent de nord-est, contemplation de la villa miraculée, là-bas au loin, là-haut sur la dune.

Elle s'appelle la Mieke Hill, du prénom de la petite-fille d'Albert Dumont, lequel régala son fils — de même que chacun de ses onze autres enfants — d'un terrain à bâtir concédé par l'État, et ce fils, sur ce terrain, fit construire pour sa fille (Mieke Dumont, donc), sur la dune réputée la plus haute de la côte belge, à treize mètres au-dessus du niveau de la mer, une belle et grosse villa en briques blanches. La bâtisse s'érigea comme l'un des rares relais où les promeneurs pouvaient prendre le thé aux étages, sur un plateau balayé par les vents. Un jour un petit malin se servit de la large gouttière comme d'un toboggan pour tomber dans le sable, et la villa prit la réputation d'une sorte de Siska avant l'heure. On se pressait pour se ravitailler et goûter aux joies de la glisse au « café-toboggan ». Quand il se rendait chez le grossiste pour renflouer les cuisines de sa grand-mère, le petit Jean-Pierre Limbosch annonçait : c'est pour le toboggan !

Entre les corvées, avec les autres mômes, il jouait à cache-cache dans les replis de la dune. *« J'ai le souvenir d'une plage pleine d'ondulations et de flaques, l'eau nous montait parfois jusqu'aux genoux avant d'atteindre la mer. À marée basse, la plage me semblait immense, c'était vertigineux pour un enfant. »* Des chars à voile circulaient sur le sable, une invention — à en croire la mémoire orale





La villa Mieke Hill, l'ancêtre de Siska.

de la famille — de son arrière-arrière-grand-père Albert Dumont, « architecte fameux » spécialisé dans l'urbanisme du territoire, l'un des pionniers du tourisme résidentiel à La Panne. Bebert avait vu en Hollande pareils objets non identifiés se déplacer sur les lacs gelés. Avec l'aide d'un ferronnier local, il avait remplacé les patins par des roues, et voilà, ça roulait, ça roulait même très vite, vive le vent du large.

Jean-Pierre Limbosch a aujourd'hui 89 ans, une mémoire intacte, une santé fragilisée. Il retourne parfois au café-toboggan. Jeune et fringant c'était en train jusqu'à Ostende, puis en tram jusqu'à Coxyde, quand le sable se fixait dans les rouages, pénétrait les wagons. « On avait des dunes sur les banquettes ! » À son bel âge il s'y rend en voiture, grimpe sur un train de sénateur, en héritier des lieux, les marches qui mènent à la villa, l'une des dernières de la côte posées sur une dune en front de mer. On la distingue par temps clair depuis Douvres, sur les falaises anglaises. En contrebas, le vieil homme constate une plage bien lisse, effet du terrassement et des courants marins ; le reste du panorama est occupé par un chapelet d'immeubles de vingt mètres de haut. « La vue s'est complètement refermée. »

Gare à la nostalgie, cette vilaine mémère, mais il n'est pas interdit aux éperdus de grands espaces de regretter un paradis gâché. C'est un temps

que les premiers occupants de Mieke Hill n'ont pas connu. La côte belge n'est alors qu'un cordon de dunes piquetés de hameaux. Peu de gens pour éprouver la beauté sauvage des plages du Nord, contempler le soleil faire sa trempette du soir. Quelques romantiques ont toutefois l'âme qui fond devant tant de splendeur et réunissent assez de sous-sous pour établir de premières constructions le long de la route joignant les petits noyaux d'habitations au rivage. Le bâti progresse ensuite en bord de mer, de façon linéaire, puis bouche l'espace entre la plage et les vieux villages. Une expansion rapide et vorace qui ne ralentit qu'après 1950, grâce à la maladie des immeubles à appartements, manière de démocratiser l'accès immédiat à la mer en épargnant de nouveaux espaces naturels, même si notre brave peuple bâtisseur continuera à grignoter du terrain, une brique dans le ventre ne se digère jamais vraiment. Un brave peuple bâtisseur, et plus précisément, comme diraient les urbanistes, un peuple *thalassotropiste* : qui construit beaucoup sur le front de mer et peu derrière.

Dans les replis de la dune de Mieke Hill, les enfants perpétuent la tradition du cache-cache. On voit se planquer des écoliers francophones inscrits dans l'enseignement flamand. Trouvé, Anatole ! s'exclame une fillette. Léopoldine, tu es où ? Je vais t'avoir !

On rallie à pied la ligne de tram. Une camionnette blanche apparaît, une cloche retentit, c'est la messe de Johan Blanckaert, vendeur de soupe ambulant depuis 1999. Il est parti de La Panne à 8h15, s'apprête à gagner la digue à Saint-Idesbald, la longera jusqu'à Coxyde avant d'entamer à 13h50 une courbe rentrante en direction de son nid, à Furnes. Vingt-cinq ans donc que dure le rituel, que la cloche entretient l'illusion de la permanence de quelque chose à l'échelle d'une vie humaine, peut-être pas la foi religieuse, pas les paysages, pas le niveau de la mer, mais au moins la vente du potage de Johan Blanckaert selon un circuit jamais modifié et pour un succès stable, trente litres les mauvais jours, trois cents quand tout va bien, à cinq euros le litre il a bien fait, l'ami Jojo, de quitter les cuisines du centre de loisirs qui l'exploitait.

On lui prend une rasade de céleris-balletjes.



DEUXIÈME ARRÊT  
KT. Middelkerke Krokodiel

## Vent de face sur la Wateringstraat

Nieuport tient le tram en respect, l'oblige à contourner son port de plaisance mouillé par l'Yser en formant un fer à cheval, bref méandre à l'intérieur des terres avant de longer des barres d'immeubles en deuxième ligne derrière le parpaing géant, presque un quartier d'affaires à la gaieté soviétique, et toujours pas la mer. Le tram dessert les voyageurs au pied d'un rectangle de dunes, un deuxième courant d'air, on descend. Arrêt Middelkerke Krokodiel. Un kilomètre et demi sans buildings. Un sentier délimité par une clôture en bois permet de se balader parmi les oyats et les rosiers rugueux, il n'y a personne. À la faveur d'une échancrure, on s'aventure au-delà des balises et on se love au creux d'une dune, cerné par les picots des rosiers, les mains plongées dans le sable doux, comme échoué sur l'un des littoraux les plus bétonnés et les plus densément peuplés d'Europe, à l'abri de tous les regards sinon celui

« Si je le pouvais, cette muraille de buildings, je la pulvériserais. Sur ma commune, j'ai encore septante immeubles qui n'ont pas de permis. Des appartements pour les lapins... Non, maintenant, il faut faire passer l'air de la mer. Et monter deux fois plus haut. »

Jean-Marie Dedecker, bourgmestre de Middelkerke







d'une mouette ou d'un drone de loisirs illégal. Oh, songe-t-on avec réverie, il y aurait là juste assez de place pour faire l'amour.

Là où reprend la prodigieuse continuité du préservatif de béton, on se met en quête d'un cuistax. Un vieux *krokodiel* nous attend chez lui, le long de l'un des canaux qui irriguent comme des vaisseaux l'arrière-pays de Middelkerke. L'enseigne Nordic, à proximité du casino, propose un large éventail d'engins à 18 euros la demi-journée. On jette notre dévolu sur un quadriplace rouge vif à deux pédaliers, 72 kilos, 420 centimètres de rayon de braquage, et vroum vroum on pique vers l'intérieur des terres.

Le voyage, pas moins de quatre kilomètres incluant une dernière ligne droite face aux bourrasques, est un supplice. On limaçonne au milieu des champs de patates et de céréales, sur ce territoire communal encore largement dominé par l'agriculture. On voit poindre comme un mirage la maison encerclée de barrières blanches, style vaguement cottage danois, longue et basse comme les canaux. Le *krokodiel* a dû nous apercevoir de loin depuis la baie vitrée de son bureau, nous observer peiner dans l'effort, à la dérive sur la Wateringsstraat. On gare notre quadriplace près du carport où repose une imposante BMW blanche. La femme de Jean-Marie Dedecker vient à notre rencontre.

— C'est pas trop risqué de laisser le véhicule ici ? qu'on demande.

— Oh non, *absolument niet*. Il n'y a pas de voyou, ici. — Le voyou, c'est le vent.

L'ancien judoka, opéré du cœur quelques semaines plus tôt, nous reçoit en bretelles, les pieds nus sur le tapis moelleux. Son œil est attiré par la chaussette qui couvre notre pantalon, manière de protection contre la graisse du cuistax ; le nôtre par une sculpture en marbre posée sur une commode, une demi-tête peinturlurée, bigarrée : c'est la gueule à Jean-Marie.

— Je l'ai héritée d'une exposition en mon honneur. Cent quarante-quatre œuvres rien que sur moi.

— Votre orgueil a dû fameusement gonfler...

— Oh, j'étais déjà bien assez gonflé comme ça, qu'il dit en se caressant la panse.

Le bourgmestre de Middelkerke nous entraîne à l'étage. Il est 11 heures, sa femme a enfilé son tablier de cuisine et nous apporte le café. Sur la table basse de son bureau, la Bible de la maison. Une sorte de grimoire illustré sur Mohammed

Ali, que Jean-Marie Dedecker a eu les honneurs de rencontrer. Sa carrière de coach de la ligue belge de judo, de 1981 à 2000, l'a emmené quatre fois en Palestine. Il a visité Israël, le Liban, Sabra et Chatila. « Et j'ai vu la différence entre les *Übermenschen* et les *Untermenschen*<sup>1</sup>. Et ça m'a fâché. Aujourd'hui, je ne peux pas regarder les images de Gaza à la télé, je ne peux pas. Je ne comprends pas que ça puisse exister. Netanyahu, c'est un génocidaire. Chaque parlementaire devrait visiter la région, ça vous change pour la vie. Que fait mon camarade Bart De Wever ? On l'a vu pleurer à Boutcha, mais pour Gaza, il ne fait rien. Quelque chose m'échappe. C'est pourtant un homme qui a le cœur à la bonne place. C'est un émotif qui doute. Vous connaissez mon histoire conflictuelle avec la N-VA<sup>2</sup>... Pendant dix ans, je n'ai plus voulu lui parler. Mon ami Theo nous a réconciliés. Quand on se revoit en 2007, il me dit : je ne viens pas chercher des excuses, je viens demander pardon pour ce que j'ai fait. Il faut être un grand homme pour demander pardon. Quand j'étais malade ces derniers mois, il m'a envoyé des fleurs. Presque tout le monde l'a fait, d'ailleurs. Même les écologistes. Georges-Louis Bouchez aussi. Enfin non, lui c'était un télégramme. Un jour il est venu ici pour une petite visite. On s'est promenés sur la digue. Les gens n'arrêtaient pas de nous interrompre, ils voulaient un selfie avec lui. C'était marrant. Maintenant, il devient trop trumpiste. Il fait la guerre à tout le monde. Bientôt ce sera la fin de Trump, et ce sera sa fin à lui aussi. »

On digresse, on digresse. Pendant ce temps, l'eau monte. De 4 à 6 mm par an, selon les relevés des scientifiques. De 1,86 mm, selon le doigt mouillé de Jean-Marie Dedecker. L'association Climate Central a donné à voir, sur un site web aussi ludique que flipant, la progression de la mer du Nord d'ici la fin du siècle suivant les scénarios de réchauffement du climat modélisés par les chercheurs. Avec un niveau d'élévation d'un mètre, soit le résultat de projections situées dans le spectre pessimiste, la plupart des villes côtières belges se retrouveront sous eaux en cas de fortes marées. Et ça ira de mal en pis à cause de l'inertie thermique des glaces : en 2300, la mer prendra entre deux et sept mètres de haut, au risque de foutre Gand et Malines à la flotte. « Des salades, dit Dedecker. J'ai étudié la question, j'ai écrit des livres sur le sujet. La mer monte depuis la nuit des temps<sup>3</sup>. Il y a douze mille ans, on pouvait gagner l'Angleterre à pied. »

Son climatocépticisme ne l'a pas empêché de rehausser sa digue. le premier bourgmestre de la côte à se lancer dans pareil chantier



Noche d'en bas, beau d'en haut.

dystopique, non par goût du paradoxe mais parce que la loi l'y a obligé, s'il voulait bâtir son nouveau casino en front de mer. « Je devais le protéger contre une élévation de 70 cm, même si ce n'était pas nécessaire. J'ai vécu toute ma vie ici. Je connais les dunes, je connais les canaux, je connais les abeilles. » Pourquoi donc les scientifiques les plus sérieux s'amuseraient-ils à prédire une telle montée des eaux ? « Pour faire peur. C'est à la mode. Regardez le gouvernement provincial, il ne veut plus que les rez-de-chaussée sur la digue soient occupés, au motif que ça deviendrait trop risqué en cas de tempête. Ça va tellement loin, les conneries qu'on raconte... Quand j'entends ça, je comprends le mécontentement de la population côtière vis-à-vis du pouvoir. » Manière peut-être de s'attirer la sympathie des électeurs du Vlaams Belang, parti avec lequel il a longuement hésité à former une coalition dans sa commune (il était passé à douze voix près de la majorité absolue), avant de se tourner vers la N-VA.

On se quitte sur le seuil du cottage danois, le regard porté vers le nord. Au loin, nettement distinct, se dresse un repère familial. « Si je le pouvais, ce mur de l'Atlantique, je le pulvériserais, assure l'ancienne ceinture noire. Je construisais à la

place des tours plus hautes, plus espacées les unes des autres, et plus éloignées de la digue. J'aménagerais des parcs et des dunes tout autour. Sur ma commune, j'ai encore septante immeubles qui n'ont pas de permis, héritages du Far West urbanistique du siècle passé. Des appartements pour les lapins... Non, maintenant, il faut faire passer l'air de la mer. Et monter deux fois plus haut. À l'époque de ces constructions anarchiques, on était sept millions, aujourd'hui douze. Où voulez-vous qu'on mette tous ces gens ? Ah oui, les défis ne manquent pas. J'ai 72 ans, mais j'ai encore la force du combat. Le feu reste vif. »

Le cuistax couine jusqu'à la digue. On se refait la cerise à la brasserie Iceberg, où la paire de *garnaalkrokotten* (avec salade, sans frites) coûte 18,5 euros, puis trois pas plus loin on se paie la deuxième gaufre de la journée, de Bruxelles cette fois, dégelée au micro-ondes. Le parpaing géant porte son ombre sur la digue, c'est con il fait parfaitement bleu et le soleil d'avril compte triple pour nos minois à peine sortis d'hibernation, il faudra attendre 15 ou 16 heures qu'il passe par-dessus les buildings. « C'est pour ça que j'ai avancé la digue », nous a dit le bourgmestre. L'avancée en question, agrémentée de jolies petites dunes artificielles, ne concerne que le pourtour du nouveau casino, un édifice à l'architecture, comment dire ? On peut lui trouver un air de ressemblance avec l'opéra de Sydney, ou avec un champignon mutant couvert d'un maillage en losanges. Voilà ce que l'humain présente en première ligne à la mer, ce qu'il a trouvé de mieux à lui opposer ou lui donner en offrande : un temple de l'appât du gain.

Sous la pleurote grillagée, oscarisée aux World Landscape Architecture Awards, court une deuxième digue, comme une deuxième peau picorée de trous réguliers conçus pour éponger une brutale montée des eaux — jusqu'à un mètre d'élévation par seconde — le jour où déferlera la tant redoutée « tempête de mille ans ». Le jour, ou plutôt les jours, car lorsqu'elle surviendra, portée par une nuit sans lune et des vents d'ouest de onze ou douze Beaufort, elle ne relâchera pas de sitôt son emprise. Quand les flots marins se calmeront, les scientifiques prédisent, au cas où le niveau moyen des eaux aurait déjà monté d'un mètre, un millier de morts.



1 *Übermensch*: terme employé pour la première fois par le philosophe allemand Friedrich Nietzsche (1844-1900) pour désigner l'existence d'un type d'homme qui aurait acquis une supériorité sur le reste du genre humain. *Untermensch*: littéralement, « sous-homme », terme utilisé par les nazis pour décrire des « êtres inférieurs » non aryens.

2 D'abord admis puis refoulé par le parti nationaliste, il crée avec succès la « Lijst Dedecker » à la fin des années 2000, qui fera de lui l'un des hommes politiques les plus populaires de Flandre. Lors des élections de 2019 et 2024, il figurait à nouveau sur les listes de la N-VA en tant que « candidat indépendant ».

3 Jusqu'au début du *xx*<sup>e</sup> siècle, le niveau de la mer s'est élevé de moins d'un millimètre par an pendant cinq mille ans, soit à un rythme cinq fois inférieur à celui d'aujourd'hui.





TROISIÈME ARRÊT  
KT. Ostende Station

## Bienvenue aux riches et aux éoliennes

On remonte dans le tram à l'arrêt Casino. Passé la halte suivante s'ouvre un segment de grâce : trois kilomètres le long de la plage. Il aura fallu patienter près d'une heure pour que ce tramway nommé *kusttram* vienne vraiment lécher la mer. Séquence contemplative entre les dunes herbacées de Raversyde et l'immense étendue de sable. Ce fut la première section du tram de la côte, inaugurée en 1885 pour relier Ostende à Middelkerke, volonté du roi Léopold II. À bord, il fallait composer avec les tourbillons de sable qui vous sautaient au visage ; ce n'était rien à côté des grains de plomb que des gredins armés de carabines tirent de nos jours à Middelkerke, d'après ce qu'on a lu dans la presse locale, et qui perforent les vitres des CAF Urbos 100. On se surprend à guetter la digue, des fois qu'un jeune plaisantin s'apprêterait à nous charger.

Ostende est une ville. La seule de la côte belge. « Et Bruges, un grand village. Arno n'aurait pas pu y vivre », nous expliquera Johan Vande Lanotte, bourgmestre d'Ostende de 2015 à 2018. Une ville qui oblige le *kusttram* à rompre avec sa rectitude, son deuxième et dernier détour après Nieupoort. On amorçe le contact avec la « Reine des plages » à la halte SNCB où se vident les trains en provenance du continent. « Ostende, c'est le terminus. Pour bon nombre de personnes, cette ville représente la dernière chance », affirmait son bourgmestre actuel John Crombez, ancien président des socialistes flamands.

Ce n'était qu'un village de pêcheurs avant Léopold II. Une station mondaine sous l'impulsion du roi-bâtitseur, qu'on n'aurait vraiment pas aimé affronter aux *Colons de Catane*, et qui se sert dans les fortunes issues du caoutchouc congolais pour faire d'Ostende une destination pionnière du tourisme balnéaire en Europe, une sorte de Monaco d'avant-guerre qui cachait mall'énorme pauvreté de ses habitants. Peu à peu la cité se construit la réputation d'une ville de naufragés baignée dans un esprit libertaire, où nidifient des oiseaux blessés de grand prestige, Hugo Claus, dont les cendres ont été dispersées dans la mer, Marvin Gaye, qui faisait du jogging sur la plage pour juguler son addiction à l'héroïne, Stefan Zweig, fuyant l'Allemagne nazie, et bien sûr Arno

« l'Ostendu ». Une destination de vacances pour des générations d'Anglais, débarqués en ferry depuis Douvres pour jouer au casino, danser ou se bastonner à la sortie des discothèques, vivre une amourette. La ville de la dernière chance pour les réfugiés politiques, les artistes opprimés ou sans le sou, les chômeurs en quête d'un job qui les relancerait sur la voie de la réussite, les migrants qui ont fui la guerre et la misère<sup>4</sup>, qui n'iront pas plus loin au bout d'un chemin de croix long comme un brise-lames, cruel comme un brise-lâme.

À Ostende, le Vlaams Belang noircit bien des cases depuis le début de ce siècle, déjà plus d'un cinquième des suffrages aux élections régionales de 2004, un quart aujourd'hui. « Je crois que les Ostendais sont apeurés par tous les changements de notre époque », hasarde Annelies Verbeke, écrivaine flamande originaire de Londerzeel, citoyenne de Gand. « Et ils ont le sentiment que tout est fait pour les touristes, rien pour les habitants. » On s'est attablé au 't Ostende Café, où la paire de *garnaalkroketten* se déguste à 21,5 euros (frites incluses, cette fois). Sans doute faut-il voir dans ce prix une façon d'amortir l'acquisition du Stannah qui vertèbre tel un train à crémaillère l'escalier menant aux toilettes.

Durant deux samedis de suite, Annelies Verbeke a marché le long de la côte, de La Panne à Ostende puis d'Ostende à Knokke. Elle en a tiré un petit livre rêveur, *Koude soep*. Un livre de souvenirs, elle qui enfant passait ses vacances à la mer avec ses oncles et tantes. Elle retourne régulièrement à Ostende où vivent chacun de ses deux parents. Il lui arrive d'être accompagnée. L'autre fois c'était avec un ami tchèque. « Il s'attendait à découvrir la place to be que c'était il y a cent cinquante ans. La visite l'a choqué. Il m'a demandé : que s'est-il passé ? »

L'écrivaine songeait depuis longtemps à mener cette traversée.

— Pourquoi donc ?

— Je trouve plutôt étrange de ne pas vouloir le faire. Ce bout de territoire est tellement unique...

C'est notre deuxième infidélité au *kusttram* après le cuistax de Middelkerke, mais on ne peut raisonnablement embrasser Ostende depuis les fenêtres d'une rame. Stefaan Pennynck nous véhicule dans sa Dacia Dokker, un nom ad hoc pour une promenade portuaire. Le poète ostendais habite l'une des premières maisons historiques du quartier d'Opex, établi à une époque où Ostende (O) procédait à l'est du phare (P) à son



Ostende, mai 2025.

extension (ex) pour y installer ses pêcheurs et ses ouvriers. Y vit aujourd'hui une population plutôt jeune et pauvre, en majorité issue de l'immigration afghane, éthiopienne et des pays de l'Est, qui se sent oubliée des autorités locales, qui marche sur des trottoirs démembrés dans des rues sans commerces, à qui l'on offre peu de loisirs sinon le spectacle des nouvelles tours à appartements luxueux qui ont poussé aussitôt que les éoliennes, sur le quai Hendrik Baelis.

**À la criée on ne crie plus, on contemple les glaçons fondre dans son spritz. À Ostende on ne pêche plus la poiscaille, on capture le vent. Un port de moules devenu port de moulins.**

Stefaan nous y emmène. Un endroit étonnant, qui fait penser au Tour & Taxis d'aujourd'hui. Des buildings neufs sur un quai maritime réaménagé et arboré, comme une nouvelle peau au-dessus d'une zone industrielle en déclin, mais pas encore tombée. Chez MAX, au rez-de-chaussée de l'une de ces tours en pierre lisse ou en brique rouge, la gaufre de Bruxelles est à 9,5 euros, et le

reste à l'avenant. On préfère s'allonger sur un transat du O.666, un ancien hangar de pêcheurs à hauteur d'homme, aujourd'hui un *hub créatif* où le café glacé se boit à prix honnête, et c'est ce qu'on fait avec le Stef, la fraise en plein soleil, le regard qui suit le mouvement des engins glissant sur le bassin du Visserijdok. Le poète, artiste engagé dans son quartier, relève ce renversement de l'histoire : il y a cent ans, on chassait du quai les maisons de pêcheurs pour faire de la place à la petite industrie maritime ; aujourd'hui c'est l'inverse, on exproprie les activités portuaires pour ériger des tours de logements. Près de quinze mille nouveaux appartements à Ostende en dix ans, presque tous construits par le groupe du magnat de l'immobilier Bart Versluys, presque tous achetés par des seniors en quête d'une seconde résidence. « Un lieu comme le O.666, c'est une exception. Un repère de résistants. Contre le grand capital qui vient tout écraser, contre les promoteurs immobiliers qui président au desin de la ville. »

Dans la Dacia Dokker, l'histoire de la pêche à Ostende défile comme une ligne de diapositives. Village de pêcheurs, ville portuaire pauvre, industrie maritime florissante, et puis mondialisation, introduction des quotas de pêche, limitation

4 Wilfried n°9, « Voyage au bout de la Flandre », automne 2019.

5 Ostende était avec Anvers, durant la dernière précédente, la ville flamande qui a enregistré en proportion de sa population le plus grand nombre d'arrivées.





« Je crois que les Ostendais sont apeurés par tous les changements de notre époque. Et ils ont le sentiment que tout est fait pour les touristes, rien pour les habitants. »

Annelies Verbeke, écrivaine

6 En 2026, une nouvelle île artificielle doit voir le jour à 45 km des côtes, baptisée Princesse Elisabeth.

des jours de navigation, éloignement des filets vers la Manche, l'Irlande, le golfe de Biscaye... De longues expéditions en mer qui ne rapportent plus rien. On s'est étonné, faisant des emplettes dans un Delhaize du coin, de ne trouver à la poissonnerie que des moules issues d'élevages étrangers, du cabillaud irlandais, des crevettes d'Espagne, du bar breton. À la criée on ne crie plus, on contemple les glaçons fondre dans son spritz. À Ostende on ne pêche plus la poissonaille, on capture le vent. Un port de moules devenu port de moulins. À partir de 2009, les autorités ont réorienté les activités de l'industrie vers l'éolien offshore, et ça tourne, ça tourne même très vite, vive le vent du large.

Il existe en pleine mer, à trente ou quarante kilomètres des côtes, des forêts de pylones blancs réparties sur neuf parcs, près de quatre cents moulins plantés dans des bancs de sable sous-marins, une ode à la verticalité en même temps qu'une profanation de l'horizon souverain, des pales par dizaines qui dansent à du deux cents quarante à l'heure pour éclairer deux millions de ménages, et ce déchaînement de watts fait de la Belgique le quatrième producteur mondial d'énergie éolienne en mer. Le troisième si l'on s'en tient à la capacité installée par habitant, et si l'on rapporte

sa production à la surface de sa zone économique exclusive (combien de watts sur combien de mer), il peut se flatter du titre de champion du monde.

L'érection rapide de ce pays de vent qui n'a pas fini de s'étendre effraie nombre de côtiers. Certains militent pour empêcher son expansion, de peur que ça leur gâche la vue ; d'autres leur objectent qu'il suffit de se retourner pour contempler la laideur. L'éolien a également attisé, dans un passé récent, le sentiment de défiance à l'égard du pouvoir en place, et Johan Vande Lanotte n'y est pas étranger. Les petits moulins multicolores qu'il observait tourmicer sur la plage quand il était enfant, il les a commandés en très grand et fait construire au large d'Ostende. Le poste de ministre de la mer du Nord ravive des souvenirs de vacances, exauce des rêves de gosse. Conjugué à celui d'administrateur d'Electrawinds, une société active dans l'éolien offshore, il est susceptible d'entraîner des conflits d'intérêt, ce dont deux journalistes de la VRT l'ont accusé en 2012 dans un livre intitulé *L'Empereur d'Ostende*. Une charge contre la démesure du pouvoir que concentrait l'un des hommes forts de la politique belge, déménagé en bord de mer à la demande de son parti, au début des années 1990.

On sort de la Dacia Dokker, il est temps de rallier la maison de l'ancien empereur. Stefaan Pennynck sourit : « Ah, Vande Lanotte... Un frigo qui a toujours eu la tête à Bruxelles. » Dans le jargon, on dit un *aangespoeld*, un naufragé échoué ici sur le tard, qui malgré tous ses efforts ne deviendra jamais un authentique Ostendais. Est-ce par vexation qu'il s'est exilé dans un quartier résidentiel de Bredene, à cinq cents mètres de son ancien domicile ?

On sonne désespérément à la porte de l'ancien président des socialistes flamands, ministre presque sans interruption pendant presque vingt ans, quand son joli SUV s'engouffre dans le garage et qu'il apparaît, veston gris sur chemise blanche, de retour d'une journée ordinaire au cabinet d'avocats VSA, son nouveau théâtre d'opération. La discussion démarre aussitôt dans son salon comme s'il s'agissait de sa dernière réunion de la semaine, celle de trop : l'espoir de voir le frigo nous servir une bonne bière fraîche s'évanouit. On lui parle de notre promenade le long des quais, des appartements de standing qui champignonnent dans une ville où la pauvreté ne fait que grandir. « Cette richesse, on l'a voulue. Les recettes fiscales d'Ostende sont insuffisantes pour offrir les services dignes d'une ville. Je veux dire, une ville vivante, pas une ville-dortoir. Avec huit mille nouveaux appartements, la commune va gagner 22 millions d'euros par an. Sur un budget total de 130 millions, ce n'est pas rien. »

En déménageant à un vol de mouette de son ancienne maison, Vande Lanotte a changé de réalité territoriale. Bredene est la seule commune de la côte sans sa digue et son morceau de parpaing géant. La seule, et ceci doit être la conséquence de cela, avec une plage nudiste officielle, protégée des regards par un cordon dunaire. Un littoral de petits pavillons dont on ne sait s'il existe vraiment un noyau. Le négatif d'Ostende, la reine des tours et des maisons mitoyennes. Il faut l'excuser, dit Johan Vande Lanotte. La Seconde Guerre mondiale l'a scalpée à moitié, l'a déshéritée de ses belles villas et ses beaux hôtels anglo-normands. À Ostende plus qu'ailleurs à la côte, il fallait reconstruire vite et beaucoup. On comptait dix enfants par famille à la sortie du premier conflit mondial. Encore cinq après 1945. Aujourd'hui, rappelle l'ancien bourgmestre avec une précision d'apothicaire : 1,7. « Ces années-là, on ne peut pas s'imaginer la pression immobilière que c'était... D'autant que l'appartement sans jardin, c'était la modernité. Les gens sortaient de la guerre, ils voulaient le confort et la sécurité. Ils voulaient un ascenseur et la vue sur la mer. Le petit jardin que j'ai ici... Si mon père voyait ça, il deviendrait fou. Il me dirait : mais où sont les pommes de terre, où sont les fruits ? Il ne sert à rien, ton jardin ! »

On reprend le tram à Bredene Breeweg, entre les dunes et les bosquets, les plans d'eau calme, les baraquements à vocation touristique. On a

posé nos fesses à l'arrière de la rame pour voir le tram à reculons, ouvrir à 180 degrés le champ de vision dans ce compartiment réduit où les voyageurs se font face, nos jambes emboîtées dans celles d'un vieux monsieur, tandis que le CAF Urbos 100 se charge et se décharge de marmousets de retour d'excursion, ensablant peu à peu le plancher des wagons. Cent quatre-vingt degrés, ça ne suffit pas, il faudrait une vue aérienne non pas pour zieuter les naturalistes de Bredene mais apprécier le découpage du territoire, comme c'est net, compartimenté, la vie sauvage côté mer, la culture de la patate et de la brique côté terre, de la brique ou plutôt du PVC, de la résine, du béton, des panneaux-sandwich, bref tout le nécessaire pour bâtir des campings de la taille d'une ville, des myriades de *little boxes* apparues ici et presque partout à la côte à partir des années soixante, on se croirait dans *Sim City*.

Quelque part au milieu des dunes, faisant face à un chapelet de cabines de plage, le vent de nord-est glisse sur la carapace fossilisée du Duitse Batterij E 690. Un bunker d'observation et de contrôle de tir de 1941, unique vestige de la batterie côtière E 690 (ou, comme disaient les camarades, du Stützpunkt Bruchmüller). On se demande combien il en faudrait, à vue de pif, de ces cabines de plage pour remplir la superficie du bunker, peut-être quinze ou vingt ? On n'y dégrafait pas son costume de bain, on n'y faisait pas l'amour en cachette l'été de ses vingt ans, on recevait des instructions de la hiérarchie dans la salle radio, on collectait des informations sur les navires ennemis dans la salle d'observation, on optimisait la trajectoire de ses missiles dans la salle de calcul, on faisait tirer les canons par les embrasures et on pieutait tout ce qu'on pouvait pieuter sur son lit à ressorts.

Si l'on en croit Johan Vande Lanotte, le bâti à la côte belge n'est pas préparé pour résister à l'onde de choc d'une tempête de mille ans. « Pour s'en protéger, il faudrait des bunkers. » À Bredene et environs, seul le Duitse Batterij E 690 émergerait intact du déchaînement des éléments. Juste un grand carwash par une nuit sans lune.







QUATRIÈME ARRÊT  
KT. Le Coq

## Rien n'a changé depuis Einstein

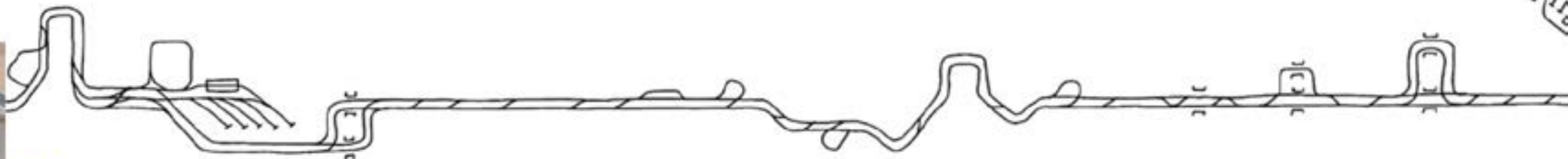
On ne remplit pas les gazettes avec de la matière statique, le journalisme suit la piste des mutations et des virages à angle droit, c'est à cette fin que les écoles ont exercé notre flair et c'est bien l'objet de ce voyage en tram, mais on aurait pu faire la démonstration inverse avec la même force de persuasion, témoigner d'un littoral immuable, à certains égards la région la plus conservatrice du pays, et tant qu'à faire dans le volte-face on aurait pu partir de Knokke et finir à La Panne, la perpétuation par transmission orale du surnom donné à la place Albert<sup>7</sup>, le tempérament gaulois du village de Zeebrugge quand autour de lui le port devient monstre, et puis bien sûr le sempiternel roulis du *kusttram*, la recette inchangée des gaufres, la tradition du cache-cache dans les dunes, le grincement des cuistax sur la digue, les arabesques des cerfs-volants sur la plage, le caractère désuet des boutiques et des menus du bord de mer, mais le clou de cette démonstration aurait lieu ici, au Coq, qui donne à voir ce que serait la côte belge si les promoteurs immobiliers des Trente Glorieuses n'en avaient démocratisé l'accès : un musée de jolies villas au style anglo-normand, un rivage sans ruban gris enclavé entre deux landes de dunes, et suivant les lois du libre marché, une station hors de prix annexée par le troisième âge.

C'est à tout ça qu'on songe en observant l'enseigne Cattrysse, à la relativité des choses, à la subjectivité du regard, à ce sujet trop grand pour nous, et on se demande bien comment on va pouvoir l'aborder avec un loueur de cuistax sollicité ici pour un retour de vélo électrique, là pour un couac avec son logiciel de facturation. On a une idée, se mettre dans la peau d'un localier venu mener une enquête à focale réduite : ce que ça change, pour les commerçants du littoral, la décorrélation du calendrier scolaire entre écoliers du système néerlandophone et francophone. « Ça change, répond l'homme, que la haute saison commence le 1<sup>er</sup> janvier et se termine le 31 décembre. » L'homme s'appelle Rudy Cattrysse, troisième génération de loueurs de cuistax depuis l'ouverture du commerce par son grand-père en 1937, et l'homme est aussi Premier échevin au Coq, concerné par la *res publica* comme son père Ivan, bourgmestre de 1986 à 2005, mort à



Ah, les voilà les petits plaisantins qui tirent sur le tram avec leur carabine à plomb.

7 Rebaptisée, depuis des générations de lustucrus, la place Mas-tu-vu.



la fin de l'année dernière. « Il y a vingt ans de ça, qu'il poursuit, la haute saison se résument à Pâques, l'été, quelques longs week-ends... et puis voilà. Ce nouveau rythme, c'est très bon pour mon business, mais il faut se lever tôt pour recruter des étudiants. Beaucoup de loueurs de cuistax ont fermé à cause de ça. Avant, il y en avait quatorze au Coq, il n'y en a plus que deux. »

Pas le temps hélas de ramifier la discussion, il y a file sur le trottoir. On se met en tête de chevaucher un de ces holidis pour visiter les environs. Il ne faut pas se figurer un petit loueur de cuistax à l'ancienne, chez Cattrysse c'est du moteur Bosch et du dérailleur Shimano Dura Ace, des accessoires premium, quatorze *students* pour faire tourner la *fietshuis*, un chiffre d'affaires qui monte au ciel, de quoi satisfaire une clientèle que Rudy

« Pour ceux qui ont un appartement au rez-de-chaussée, la construction de nouvelles dunes entre la plage et la digue va leur changer la vue. Mais c'est ça ou les pieds dans l'eau. »

Wilfried Vandaele, bourgmestre du Coq

juge de plus en plus « nerveuse », rendue allergique aux imperfections du matériel. Nos cannes tremblent encore du traumatisme de Middelkerke, le choix se porte cette fois sur un monoplace aéro, cinq euros la demi-heure.

On tournicote dans l'anneau de La Potinière, cœur du Coq, sorte de parc d'agrément où le promeneur peut en apprendre, à la lecture de panneaux didactiques, sur l'histoire du village, mais où il peut surtout, et bien évidemment, consommer. Des grappes de jeunes gens jouent au mini-golf, notant leurs scores en appuyant le crayon sur les inoxydables tablettes en bois proposées par les exploitants de la côte, encore un trait de permanence. À la brasserie, il semble tellement difficile de recruter du personnel que les serveurs n'offrent pas toutes les garanties d'avoir atteint la puberté. On compulse les panneaux didactiques consacrés aux origines du « miracle du Coq ». *Long story short*, l'État cède, en 1899, cinquante hectares de dunes à des particuliers en les astreignant à des prescriptions urbanistiques et paysagères strictes. La concession doit durer nonante ans, plus on s'approche de l'échéance plus les promoteurs

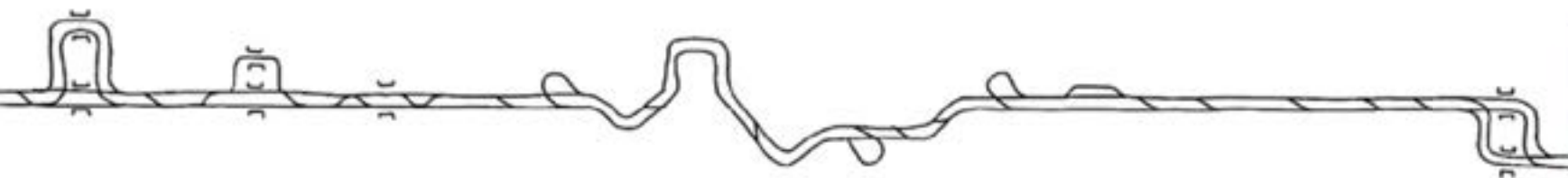
se mettent à déconner, un jour c'en est trop, les habitants se soulèvent, signent des pétitions, créent un comité d'action qui se prend le chou avec l'administration communale, et obtiennent en 1986 d'un arrêté ministériel la garantie de la préservation du site urbain. Oh le joli conte de fées.

Wilfried Vandaele faisait partie du mouvement citoyen. C'était le début de sa carrière politique, quand il était actif au sein de la Volksunie. Il est maintenant bourgmestre N-VA du Coq (et visiblement ému de s'adresser à un magazine qui porte son prénom). « Le combat continue, car même aujourd'hui, si on ne fait pas attention, les promoteurs tentent de contourner les règles. » Gare à qui baisserait la garde : selon certaines projections, qui se basent notamment sur le vieillissement de la population, le flux touristique exprimé en nuitées pourrait croître de 50 % d'ici 2050. Mais le maître n'entend pas relâcher son étreinte sur les promoteurs. « Au Coq, on va rester comme on est. » Son grand village de treize mille habitants enregistre déjà 3,5 millions de pieutées par an, comprend trente-deux hôtels, propose septante mille lits. En haute saison, le touriste sera bien en peine de trouver une chambre double pour moins de cent cinquante euros. À combien se louera une bicoque au Coq dans vingt-cinq ans, si rien ne se construit ?

Séjourner ici est donc cherot, y habiter impossible pour qui n'a pas des poches sans fond. Il faut amasser patiemment ses petites noisettes, attendre le reçu d'un héritage, montrer patte blanche à son conseiller bancaire. « Environ 47 %, non pardon, 48 % des habitants du Coq ont plus de 60 ans, recense Wilfried Vandaele. Bon, bref, la moitié, c'est des vieux. » Écrasés par les étages supérieurs de la pyramide des âges, les jeunes font logiquement défaut dans l'horeca et le secteur des soins. « On a essayé de les attirer avec des aides fiscales, mais ce n'est jamais assez... Le logement est impayable. »

On quitte la maison communale, hébergée dans un monument classé, l'ancien Grand Hôtel du Coq — l'un des premiers de la côte. Le *Hall of Fame* nous apprend qu'un certain Cyriel-Camiel fut bourgmestre de la localité de 1927 à 1932, voilà un prénom qui mériterait de revenir à la mode. Le cuistax s'aventure dans les rues calmes et s'immobilise devant la Villa Savoyarde. Ici séjourna cette vieille branche d'Albert Einstein de mars à septembre 1933, qui cherchait alors à rentrer en Allemagne, projet rendu impossible





par l'accession au pouvoir de cette autre vieille branche d'Adolf Hitler. Le physicien au faite de sa notoriété jouait du violon, prenait à l'heure du goûter un café-cramique au Grand Hôtel, gribouillait sur un coin de table ses petites équations de rien du tout. Une vie pépère, tandis que nous, on n'a pas fini d'en découdre avec ce satané vent de nord-est pour ramener à nos milliers de lecteurs et lectrices des informations de la plus haute sensibilité.

Ça pédalotte jusqu'à la digue, un rivage semblable à celui des stations de la Côte d'Opale. On arrête l'engin au bout de la voie praticable, au pied d'un raidard de sable aux pourcentages ardennais. Là-haut sur la dune déserte s'ouvre un panorama ravissant, se dévoile un sentier qui mène à la mer avec l'exotisme d'une crique méditerranéenne. « Ici pas de ports, pas d'éoliennes, pas de tours, proclamait Wilfried Vandaele. Le tourisme est notre seule économie, la vue notre seule richesse. »

Certains au Coq cherchent un autre or, des ripailleurs qui viennent avec leurs pelles et leurs seaux pour dénicher dans le sable des fragments de crânes de baleine, des dents de mammouth ou de requin-tigre, des canines de grand requin blanc, les fossiles d'une faune marine vieille de dizaines de millions d'années, autant dire qu'à l'époque il eût été difficile de lire Wilfried les doigts de pied en éventail sans penser à l'imminence de sa propre fin. Le sable en question provient d'un banc à quinze kilomètres au large de Zeebrugge, témoin d'un temps où le climat belge était subtropical, mêlé des débris de dragage issus de l'Escaut lorsque le fleuve frissonnait quant à lui dans une ère glaciaire. Du sable venu du lointain, du très chaud et du très froid pour rehausser les plages et préparer la côte au climat du futur, même si le bourgmestre le sait, ça ne suffira pas. Le bon sens, disait-il, commanderait d'élever des dunes entre la digue et la plage, ne fût-ce que ça, refaire ce qu'on a défilé, rétablir les collines de sable qu'on a jadis excavées. Un épandage massif et un pétrissage digne de l'Égypte antique que le gouvernement flamand a inscrit à son action.<sup>8</sup> « Pour ceux qui ont un appartement au rez-de-chaussée, ça va leur changer la vue. Mais c'est ça ou les pieds dans l'eau. » Contrairement à d'autres, Wilfried Vandaele n'ignore pas l'inéluctable, et il préférerait en rire. « En tant que régionaliste, je m'inquiète de voir la mer monter: ça rapproche un peu plus l'État belge de ma maison communale.<sup>9</sup> »

On reprend le tram au Coq, un arrêt carte postale, un décor de carton-pâte, presque à l'identique celui qu'a découvert Einstein le jour de son arrivée dans la station balnéaire par le troisième wagon. Dire que ce tchou-tchou passait par ici avant l'existence de la station balnéaire, que c'est lui qui a stimulé son développement, en fait qu'il a tout lié, il a fait du littoral une grande zone balnéaire, et le voilà maintenant qui musarde à travers la forêt avant de retrouver un cordon de dunes, sur un segment où il demeure le produit touristique qu'il fut, véhicule de safari au milieu d'une nature préservée. On commence à se demander, puisqu'on en a perdu la trace depuis un moment, si Jean-Marie Dedecker n'a pas vraiment pulvérisé le parpaing géant.



CINQUIÈME ARRÊT  
KT. Blankenberge Duinse Polders

## Petit pays de pont-levis

On lâche le tram devant les Duinse Polders comme on débarquerait en rase campagne. On finira à pied jusqu'à Zeebrugge, l'appel des grands espaces inondés de soleil l'a emporté sur le doux bercement du CAF Urbos 100. Des sentiers magnifiques veinent la réserve, l'un des plus vastes systèmes dunaires de la côte belge, 2500 mètres de long durant lesquels l'humain fout plus ou moins la paix à son environnement. Des bourrasques fouettent les buissons d'aubépine et d'argousiers, courbent les roselières, secouent les boulots et les chênes, font jurer le journaliste, on remonte la fermeture-éclair de notre manteau et on enfle notre capuche tandis qu'à contre-sens, protégée du vent par un noir parasol, une dame en bikini allongée dans un transat pianote sur sa tablette Apple. Grands écarts du climat dunaire. Ce sera la seule âme rencontrée, elle et un joggeur, et on repense à ce que nous avait dit l'écrivaine Annelies Verbeke: elle s'était étonnée, lors de sa traversée du littoral un samedi ensoleillé de juin, d'avoir croisé si peu de gens dans les rares poches de nature, une observation que l'on s'était déjà faite en parcourant le Brabant wallon d'est en ouest<sup>10</sup>.



Frederick Vanneste, douanier au port de Zeebrugge: « Le Royaume-Uni nous a payé des kilomètres de fils barbelés et des dizaines de caméras de surveillance pour décourager les migrants de traverser la Manche, et ça a marché. »

**L'antenne locale du Vlaams Belang ne s'est pas fait prier pour attiser la peur de ce que la mer peut rejeter sur le rivage. Quand ce ne sont pas de dangereux criminels en passe de transformer Zeebrugge en narco-station, ce sont des migrants illégaux qui s'en prendraient aux dockers et aux riverains. Et ça a marché.**

Ces écrans miraculés n'ont presque rien perdu de leur superficie depuis la fin des seventies, quand le *thalassotropisme* du peuple belge s'est enfin calmé<sup>11</sup>. Moitié moins grands qu'avant la colonisation du littoral, on pourrait encore les diviser par deux ou par quatre que ça ne changerait manifestement rien à l'agrément des touristes.

On assiste au vol d'un échassier au-dessus d'une zone humide, et puis la civilisation reprend ses droits, et elle l'a bien mérité, par l'entremise d'une borne de recharge TotalEnergies.

On gagne la plage, on se fait violence pour ignorer les installations du Banana Moon Beach. La lumière déclinante nappes l'immense étendue de sable d'une couleur fruitée. Il est arrivé ces dernières années que des paquets blancs viennent troubler ce tableau monochrome, qu'ils échouent sur la

plage comme parfois des baleines mortes d'avoir heurté les hélices d'un chalutier. Les douaniers les guettent, ces paquets blancs noués à des bidons vides, et debout sur leur patrouilleur ils scrutent la ligne de flottaison à la recherche d'une autre espèce de mammifère marin, des spécimens peints en bleu, à moitié immergés, à peine visibles, qui recrachent de la cocaïne. Vidés de leur substance énergisante, les semi-sous-marins s'éloignent des côtes à la hâte, des *go-fast* battent la houle jusqu'à retrouver la coco que les narcos achemineront dans une marina et iront vendre au gros. Lorsque par malheur ils perdent le signal de leur marchandise, la poudre échoue au milieu des plagistes. « Et c'est pas bon pour le tourisme », se désole Frederick Vanneste, faisant à cette occasion une apparition un peu prématurée dans le texte, les présentations suivront.

Le port de Zeebrugge nous a pris par surprise. Un dernier rectangle de dunes, et puis d'un coup l'émergence d'un nouveau pays. Un pays de billes de chemins de fer et de ronds-points à faire détraquer les boussoles, de fils barbelés et de caméras de surveillance, un pays de pont-levis. Un pays nain, le port d'Anvers en miniature, qui piège dans son écluse des navires grands comme des *malls* venus de Chine ou du Chili,

8 Dans le cadre du plan « Vers la mer », dont le coût oscille, d'après les prévisions du gouvernement flamand, entre 2,3 et 3,8 milliards d'euros en fonction de l'ampleur réelle de la montée des eaux.

9 Blague d'initiales dont l'effet comique repose sur le fait que l'État belge exerce sa souveraineté dès que commence la mer.

10 Voir le remarquable récit paru dans le n°28 de Wilfried, « La traversée du Bésée ».

11 Lire à ce sujet la non moins remarquable étude d'Isabelle Van den Steen, Benjamin Weyens et Eléonore Wolff, « Évolution de l'utilisation du sol le long du littoral belge » parue en 2005 dans *Beigeo*. Par ailleurs, le *Duinendecreet* signé en 1993 par le gouvernement flamand est censé protéger le milieu dunaire de la bétonisation.



un pays qu'ont tenté de franchir des centaines de migrants pour gagner l'oasis anglaise, par où transitent des tonnes de cocaïne comme des poignées de pilules planquées dans des paquets de lingettes pour bébé, un pays qu'a traversé à l'insu des douaniers, un soir d'octobre 2017, un camion-frigo chargé de trente-neuf Vietnamiens morts asphyxiés. Et au milieu, cerné par les môles et les terminaux, entouré d'une bouée d'eau semblable aux doutes des châteaux que creusent les enfants en attendant la marée montante, subsiste le noyau villageois de Zeebrugge, peut-être sans l'avoir voulu la localité la mieux protégée de Belgique.

La Flandre bâtisseuse, la Flandre rouleau-compresseur contemple avec appétit les 65 kilomètres de quais qui vont de Bruges à Zeebrugge et retour. Le deuxième plus grand port de Belgique réclame de l'espace. Il l'aura. Un tiers de superficie supplémentaire grâce à la construction d'une deuxième écluse, qui entraînera l'érection de terminaux et la prolifération de commerces. Le port, créé en 1907, mû depuis trente ans par une accélération de son extension, poursuit à sa façon l'urbanisation des polders, un arrière-littoral jusque-là relativement préservé. « Le terrain est prêt », assure Frederick Vanneste, chef d'une brigade de douaniers antistups à Zeebrugge.

Il nous entraîne à l'intérieur du port. Arrivé au réfectoire du personnel, il s'apprête à commenter le contenu d'enveloppes scellées, amassées dans une caisse. « On a eu la crainte que le trafic de cocaïne glisse peu à peu d'Anvers à Zeebrugge, surtout que notre port est relié à des pays à haut risque d'Amérique latine. On a connu un pic en 2023, avec plus de cinq tonnes saisies, mais c'est retombé depuis. Ce qu'on va voir maintenant, ça s'exprime en kilos. Enfin... en grammes. » Il étale sur la table des petits paquets postaux, 7,32 grammes de Pyrazolam, 105,45 de Paddo's, des colis destinés à la consommation individuelle. À quoi s'ajoutent évidemment les produits issus de la contrebande maritime, comme les pacsons de coco à la dérive dans la mer ou les cargaisons intubées dans les cylindres des torpédos.

La « crise migratoire », perceptible ici surtout entre 2017 et 2022, aurait préparé le port de Zeebrugge à se prémunir de l'afflux de narco-trafiquants, à en croire Frederick Vanneste. « À une époque, on découvrait chaque semaine des migrants cachés dans des containers. Le Royaume-Uni nous a payé des kilomètres de fils barbelés et des

dizaines de caméras de surveillance pour décourager les migrants de traverser la Manche, et ça a marché. Maintenant, ils se sont déportés vers Dunkerque, ce n'est plus le problème de la Belgique », classe le douanier comme s'il évoquait la résolution définitive d'un dossier parmi d'autres.

L'antenne locale du Vlaams Belang ne s'est pas fait prier pour attiser la peur de ce que la mer peut rejeter sur le rivage. Quand ce ne sont pas de dangereux criminels en passe de transformer Zeebrugge en narco-station, ce sont des migrants illégaux qui s'en prendraient aux dockers et aux riverains. Et là aussi, ça a marché : aux élections communales de 2024, le Vlaams Belang est arrivé en tête dans la localité, avec plus d'un quart des voix.

Dans le camion-frigo qui transitait par Zeebrugge, l'une des jeunes réfugiées vietnamiennes a écrit un dernier message à sa mère : « Je suis désolée, maman. Mon parcours à l'étranger n'a pas été un succès. Je t'aime maman. Je meurs parce que je ne peux plus respirer. » Est-ce hantés par ce genre de témoignage que des dizaines de bénévoles, au plus fort de la « crise », hébergent chaque nuit les migrants du port dans des garages ou des maisons vacantes ? Moteur de cet élan de fraternité, l'abbé Marechal leur offre l'hospitalité dans l'église de Saint-Donatien, où à la lumière des vitraux, ils peuvent se reposer, se désaltérer, recharger leurs téléphones. Hors les murs du lieu sacré, l'abbé se fait insulter par le tout-venant, reçoit des menaces de mort. Des riverains caillaient l'église, la profanant en éclatant des œufs sur sa façade néogothique. Une « marche pour la sécurité » organisée en 2019 par le Vlaams Belang réunit plusieurs centaines de militants d'extrême droite, qui s'en prennent au vieil abbé. Le gouverneur de Flandre-Occidentale de l'époque, le chrétien-démocrate Carl Decaluwe, l'accuse de créer « un second Calais sur la côte belge ». L'abbé Marechal se contente à chaque fois de répondre par une parole de l'Évangile dont s'inspire son action : « J'avais faim et tu m'as nourri, j'avais soif et tu m'as donné à boire. »



SIXIÈME ARRÊT  
KT. Knokke Station

## Le peuple insulaire

Comme chacun sait Knokke-Heist est le royaume des Porsche et des doudounes sans manches, le Waterloo des plages, inutile d'insister sur un lieu commun qui se vérifie immédiatement à la sortie du tram, au terminus de la ligne. On laisse derrière nous le grand looping où les CAF Urbos 100 font demi-tour et repartent pour La Panne, et comme ça, inlassablement. Retour sur la digue sous un soleil couchant. La ligne de fortifications, qui a repris ses quartiers à partir de Zeebrugge, se désagrège à l'est du Zoute de la même façon qu'elle s'était agrégée dans le Westhoek. Les buildings se muent en grosses villas, l'air passe entre chacune des constructions, et puis à 51°21'38" de longitude nord et 3°19'35" de latitude est, c'est la dernière, celle qui abrite le penthouse le plus cher de Belgique, propriété de Paul Gheysens jusqu'à ce que le magnat de l'immobilier anversoise le revende fin 2024, manière d'éponger une partie de ses dettes. Un petit pied-à-terre acquis pour la somme bradée de 32 millions d'euros par la banque publique Belfius, 500 m<sup>2</sup> de superficie et 300 m<sup>2</sup> de

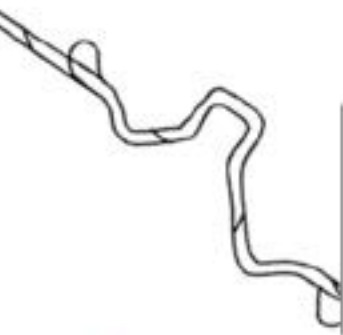
terrasse d'où l'on embrasse d'un seul regard le parc naturel du Zwin.

On y contemple aussi la mer évidemment, et il fut un moment de l'ordre du plausible, au tournant des années 2020, de songer qu'on y distinguerait un jour une île artificielle. Le projet faisait partie des propositions inscrites au plan maritime fédéral pour se protéger des tempêtes et de la montée des eaux. Feu le comte Léopold Lippens, alors bourgmestre de Knokke, trouvait d'abord ça chouette, une île dans sa mer, il s'imaginait déjà y construire des terrains de golf et des appartements de luxe, et puis non, probablement sous la pression du peuple Ralph Lauren il s'était rebiffé. Le projet ne figure plus parmi les priorités des autorités. Il aurait vaguement renoué avec la géologie moyenâgeuse du littoral, quand il existait une île oblongue à proximité immédiate des côtes, une île colonisée par trois hameaux où l'on fumait le hareng, Westende (Extrémité-Ouest), Middelkerke (Eglise-du-Milieu) et Oostende (Extrémité-Est). Les polders d'aujourd'hui n'étaient alors qu'un gigantesque Zwin, et puis l'humain de l'époque a endigué, a bâti, a exploité, et les ondes de tempêtes successives ont englouti le nord de l'île quand le sud s'est raccroché au continent. Refaire ce qu'on a défilé, encore.

Cathy Coudyser, l'unique femme bourgmestre de la côte, au Lakeside Paradise de Knokke-Heist.







Aux confins du parc naturel il y a un fleuve, et au milieu du fleuve l'eau devient batave. C'est un autre littoral qui commence, un frère qui a grandi dans l'opposition de son voisin, sans aplatir ses dunes et sans ériger de parpaing géant. On dit qu'on vient à la mer aux Pays-Bas pour se promener, en Belgique pour consommer.

des problèmes de riche, qui si on les laisse s'aggraver peuvent toucher aux fondements de la société humaine. En un mot comme en cent, ça manque de têtes blondes, à tel point que les services de base à la population — police, hôpitaux, écoles — menacent de se détériorer. « Imaginons un jeune couple formé par un enseignant et une médecin qui travaillent à temps plein, ils n'auront jamais les ressources pour acheter ici, même un logement modeste. Ça monte vite à six cent, huit cent mille euros... Alors ils s'installeront à l'intérieur des terres, où il y a aussi besoin d'enseignants et de médecins, et ils ne viendront plus jamais à Knokke, sauf pour manger une glace. »

On demande à la bourgmestre, qui a débuté sa carrière au CPAS du coin, quel est le pourcentage de logements sociaux, elle dit ne pas savoir. Son attention se porte sur les secondes résidences, dont le nombre est supérieur à celui des principales. L'immense majorité ne sont jamais louées, ce qui accentue la pression sur le marché du logement<sup>12</sup>. « Les gens des secondes résidences, ils ont installé des meubles très chics, des fauteuils à deux mille euros, ils ne veulent pas que d'autres s'asseyent dessus, explique la bourgmestre. Ils y séjournent quatre-vingts jours par an, et le reste du temps, ils préfèrent que ça reste porte close. »

La voilà, l'île artificielle de Knokke.

On prend le dernier tram au grand looping. Il nous ramènera à l'autre bout de la ligne peu avant minuit. À Ostende, la rame rencontre un problème inopiné, on est prié de débarquer dans la fraîcheur de la nuit. Un fourgon de secours quittera le terminus de Knokke et ramassera les malheureux voyageurs une trentaine de minutes plus tard. On s'aventure près de la jetée. La jetée, la plage. Il faudra dans un quart de siècle marcher cent mètres de plus pour toucher la mer, pour traverser le tampon de sable modelé par l'humain en vue de se protéger des vives-eaux. Il nous manquait à Ostende d'avoir vu un courant d'air, une cassure dans le ruban gris, cette avancée en est une. Que cherche-t-on en allant à la mer ? Pas la mer, mais l'horizontalité la plus totale, objet de fascination pour les continentaux, à cause des talus, des escarpements, des vallons, des cimes, des villes et des villages, et à cause de la ligne de fortifications, dernier obstacle avant la platitude parfaite. On y est, maintenant, on y est. On fait comme l'écrivaine Annelies Verbeke, on se fout pieds nus sur la plage. Le roulis des vagues

dans la nuit remplace celui du tram. L'eau sombre nous renvoie des relents de l'hiver, un frisson. Le limon, parodie de relief, nous chatouille la plante des pieds. Que cherche-t-on en allant à la mer ? Son reflet, certains disent, une image de soi à l'instant présent, le défilement de souvenirs regrettés, une prédiction sur ce que nous réserve le destin, la mer comme voyante. Ou alors rien de tout ça, juste le vide, pense-t-on en contemplant la masse mobile, et on réalise seulement à cet instant, après l'avoir longé sur des dizaines de bornes, qu'on n'était toujours pas allé à la rencontre de ce gros ventre rempli d'eau, cette mer d'où l'on vient.

Qui nous extrait de notre songe, on croit distinguer une tour baignée dans la marée montante. Oh non, par pitié, pas une tour ! Non, pas une tour, un cairn géant. Ça nous revient maintenant, Annelies

Verbeken nous en avait parlé : c'est l'œuvre de l'artiste italienne Rosa Barba. Onze sacs de béton enfermés dans une toile, empilés les uns sur les autres, qui représentent chacun une grande ville du monde menacée par la montée des mers. L'œuvre s'appelle *Pillage of the Sea*. Son nom fait référence à la poétesse Emily Dickinson, qui fut privée de mots à la vue de la mer, dépossédée de son bien le plus précieux, l'écriture. Il fait aussi allusion à l'impossibilité de l'acte, car la mer n'appartient à personne. Elle ne se pille pas. Enfin ça dépend de ce qu'on entend par la mer, car il suffit d'un regard par-dessus son épaule, même dans la nuit enveloppante, pour apprécier la grande piraterie. Un jour, c'est ce qu'a prophétisé Rosa Barba, un jour que nous ne connaissons pas, la ligne de flottaison viendra caresser le plus haut des onze sacs. ➔

N. B. L'auteur insiste : bien qu'il cite plusieurs établissements par où il est passé, il ne s'est jamais présenté en tant que journaliste et a toujours payé sa note. En revanche, il a bénéficié du soutien du Fonds pour le journalisme en Fédération Wallonie-Bruxelles, sans lequel ce récit-enquête n'aurait pu voir le jour.



<sup>12</sup> Wilfried Vandaele, le bourgmestre du Coq, cite cette donnée : sur les cent six mille secondes résidences que compte la côte belge (soit plus de 40 % du parc immobilier), quatorze mille seraient disponibles à la location. Une enquête réalisée au premier trimestre 2025 par l'office de tourisme Westtoer évoque même un chiffre deux fois inférieur.